

Roorda, Henri, *Les saisons indisciplinées*. Édition établie par Gilles Losseroy, avec la collaboration de Doris Jakubec et Carine Corajoud. Paris, Allia, 2013, 448 p.

Depuis quelques années, G. Losseroy rassemble des documents sur Henri Roorda, un professeur de mathématiques de Lausanne, chroniqueur dans la presse vaudoise, théoricien de la pédagogie, humoriste passablement oublié dans la Suisse compassée et peu connu au-delà de sa frontière. Pourtant plusieurs parutions dont celle-ci peuvent faire espérer que cet oubli est en train de prendre fin. Quelques écrits de Roorda ont paru dans des collections de poche et ont permis à des lecteurs d'apprécier le caractère enjoué de ce philosophe sans titre, de ce pessimiste joyeux ainsi qu'il se plaisait lui-même à se nommer. Ses écrits mettent en cause les travers de la conduite et de l'esprit humains comme peu d'auteurs l'ont fait et chacune de ses chroniques révèle une profondeur philosophique qu'on cherche en vain chez les auteurs d'aujourd'hui, dont les méditations creuses encombrant les rayons des librairies. G. Losseroy donne ici une bonne partie des 420 chroniques que Roorda a signées du pseudonyme de Balthazar, dans la presse de Lausanne et de Genève de 1917 à 1925. Certaines sont empreintes de l'esprit de R. dont Roorda était un grand admirateur (Je ne répéterai d'ailleurs jamais assez qu'il est le plus fidèle disciple de R. en matière pédagogique, au XX^e s., bien plus que Freinet ou Piaget auxquels les commentateurs paresseux font généralement référence sans d'ailleurs les avoir lus). Ouvrons la première page pour en avoir confirmation. Roorda y traite d'un sujet toujours d'actualité, la cherté de la vie, et après avoir apparemment promené son lecteur au gré de sa fantaisie, il conclut : « On nous conseille de revenir à la vie simple. Mais est-ce possible ? Il faut que les produits compliqués qui remplissent les magasins s'écoulent et que dans les fabriques les machines continuent à fonctionner. La situation s'aggrave car nos besoins se compliquent de plus en plus. En Amérique, on a déjà augmenté le rendement de l'ouvrier en le faisant travailler de manière qu'aucun de ses mouvements ne soit inutile. À partir du moment où il s'est mis à l'ouvrage, il lui est impossible d'éternuer ou de se gratter. En sortant de l'animalité, l'humanité savait-elle bien à quoi elle s'exposait ? ». Roorda ne cesse de dénoncer la bêtise humaine qui est, pour lui, le grand danger. L'école et l'instruction obligatoire, loin de la faire reculer, la transforme en une nouvelle bêtise, celle du citoyen, de l'homme important, du fat qui croit penser. Il fait l'éloge de l'école buissonnière, du gai savoir et de la fantaisie sous toutes ses formes, si nécessaire dans le monde des gens sérieux qui pèsent leurs mots. Il envoie à chaque page de ce livre sa « profonde sympathie aux fantaisistes qui [...] se promènent en costume de mousquetaire ; aux gourmets qui préféreront les cuisses de sauterelles aux cuisses de grenouilles ; et aux gentlemen goguenards qui, assis sur le trottoir, contempleront l'interminable défilé des imbéciles ». Reconnaissons que ce défilé n'a cessé d'augmenter depuis le départ de Roorda et que ses articles sont une bouffée de joie dans un monde d'abrutis (Otto Brute).

Guyard, Alain, *33 leçons de philosophie par et pour les mauvais garçons*, Paris, Le dilettante, 2013, 288 p.

Les livres qui traitent la philosophie de manière ludique ont fait leur apparition depuis quelque temps. Francis Métivier a ainsi offert aux élèves de terminale un volume qui mettait en relation les philosophes et les musiciens de rock ; il s'est associé peu après avec une actrice du X pour examiner en profondeur et philosophiquement le concept du sexe. Charles Pépin a trouvé un filon du même genre avec un auteur de bandes dessinées. Cela a l'avantage de renouveler un peu l'approche d'une matière aride et absconse et peut-être de la rendre attrayante. A. Guyard a choisi, quant à lui, de nous donner une série de leçons en langue populaire et argotique sur les auteurs de son choix et qui ne sont pas forcément au programme : « Les philosophes miens, ils ont plus de points communs avec les coquillards et

les mercelots qui battent l'antif à la noye qu'avec les *pauvres types*, premier prix du concours général. Normal : l'histoire de la philosophie ressemble plus à une cour des Miracles qu'à un court de tennis. Et pourtant la philosophie – faut-il le répéter ? – n'est pas réservée qu'aux caves de la haute. Bien au contraire. Y a droit tout le populo, et peut-être même, dans icelui, les plus hardis, hargneux et véhéments pistolets, qui n'ont pas peur du sport. Car il faut, pour oser entrer en vraie philosophie, du froid dans les châsses et un réel tempérament de castagneur, celui-là même qui effraye le bourgeois et qui est l'unique propriété du mauvais garçon ». C'est dit, le bouquin n'est pas destiné aux « bellâtres encostardés qui jouent les caniches mondains dans les soirées parisiennes » ou aux « petits crevés au teint hâve, tout juste pondus de l'université qui font du concept avec des mines et des soupirs de rosière s'agaçant la framboise ». La balade à laquelle l'auteur nous convie rameute cependant quelques figures incontournables : Socrate, philosophe de comptoir ; Antisthène, roi de la baston ; Diogène, chanstiqueur de fausse mornifle et même Marc-Aurèle, Obi-Wan Kenobi contre les fils de Thor. Cela est tout aussi folklo quand on atteint les temps modernes avec Descartes, Bob Denard contre les aristotéliens, ou Hobbes, idéologue pour vaches à peau bleue. On n'évite heureusement pas un Hegel de bois (après tout, il aurait pu s'appeler autrement, le précurseur de Marx). On s'aperçoit que, sous son air de traviolle, le bouquin reste quand même dans les clous dans son ensemble. On y trouve heureusement le cher « (Mad) Max Stirner, crémier anarcho-punk » et l'encourageant Albert Cossery dont la sagesse s'est exprimée à chaque page de ses merveilleux romans qui valent tous les livres de la philosophie traditionnelle. Le bouquin est donc à recommander, d'autant plus que chaque leçon est accompagnée d'une série de travaux pratiques qui permet de voir si on peut rejoindre ou non la classe des mauvais garçons. Un seul regret, c'est que l'auteur en soit resté à l'image classique de R., « vieil emmerdeur, geignard et décati rétrograde » qui n'a pas inventé la démocratie, mais « un État lourd comme le cul d'un péquenot ignare et inculte coincé dans le strapontin d'un théâtre à l'italienne ». C'est signe que l'ennui et les poncifs réacs distillés dans les cours par tant de philosophes certifiés, patentés et échappés des écoles dites normales, touchent les meilleurs. Encore un effort, comme disait je ne sais plus qui, et nous finirons par sortir R. des marécages où nos philosophes l'enfoncent (Paule Pote).

Rousseau Studies, n° 2, 2014 : Rousseau et la propriété, p. 342-343.